

lequel cette lutte serait, comme l'effort de Sisyphe, toujours à recommencer.

Mais de la masse quelques individus émergent : ceux à qui leur famille, un peu moins indigente ou un peu plus prévoyante, a pu donner un brin d'instruction, ceux dont le travail est le moins pénible, le moins long, le mieux rétribué, ceux qui, à l'atelier même, se sont trouvés, comme par exemple les typographes, en contact avec les choses de l'esprit, ceux qu'un heureux hasard, une amitié ont mis sur le chemin des livres, ceux qui, par un labeur acharné, de nuit, surmontant la fatigue, ont conquis, eux-mêmes, tout seuls, le royaume de la connaissance. Et ces isolés, ces privilégiés, se sont rencontrés avec d'autres isolés, avec des transfuges de la classe dominante : ceux qui n'ont pu s'adapter à leur société, que leur société a blessés ou rejetés, ceux dont le tempérament ne s'est pas accommodé de l'inégalité scandaleuse et de la criante injustice. Ces transfuges de la bourgeoisie apportent à l'avant-garde prolétarienne, à défaut d'un sens atavique du mouvement autonome des masses, à défaut d'une conscience de classe avivée chaque jour sur le lieu du travail, un bagage de connaissances, un entraînement à raisonner, une aisance à s'exprimer qu'ils doivent à leur éducation bourgeoise.

Les uns et les autres — travailleurs conscients et transfuges — s'élèvent par la connaissance au-dessus de l'horizon étroit du pain quotidien ; ils se demandent pourquoi et comment la classe dominante, cette minorité, réussit à asservir et à maintenir sous le joug la classe la plus nombreuse. Ils découvrent le secret de sa domination, ils s'en emparent, ils le confient à la classe opprimée, ils tirent les hommes de travail de leur engourdissement séculaire. Les aidant à mieux défendre leur pain quotidien, ils leur apprennent à lier la lutte pour le pain quotidien à la lutte pour la conquête du pouvoir.

Et c'est ainsi que naît l'avant-garde prolétarienne. Sous la Révolution française, elle pousse ses premiers vagissements.

Avec Jacques Roux, elle se cherche encore. Avec Babeuf, elle s'est déjà plus ou moins trouvée. Si les Enragés, si les babouvistes appartiennent bien davantage à la catégorie des transfuges qu'à celle des travailleurs conscients, c'est qu'à cette époque les conditions mêmes du travail et de la production ne permettent pas encore la formation d'une élite authentiquement prolétarienne.

Tout à l'heure, quand nous considérons seulement l'autonomie, le déterminisme du mouvement des masses, il a pu sembler que nous nous faisons l'avocat de la primauté de l'inconscient, de la spontanéité sur la volonté, du mouvement aveugle des masses sur les avant-gardes. Maintenant que nous envisageons les rapports spécifiques entre le mouvement des masses et l'avant-garde prolétarienne, il apparaît que le conscient n'est pas dominé par l'inconscient, que la volonté ne joue pas un moindre rôle que la spontanéité.

Certes, quand il s'agit d'un parti bourgeois révolutionnaire, comme celui qui a existé à la fin de la Révolution française, sa volonté consciente se trouve dans un état de relative dépendance vis-à-vis de la force aveugle, inconsciente du mouvement autonome des masses avec lequel il est associé. Cette relative dépendance résulte du fait :

- 1° que ce parti bourgeois révolutionnaire ne peut atteindre ses fins propres sans le concours du mouvement autonome des masses ;
- 2° que les fins particulières poursuivies par le mouvement autonome des masses lui échappent le plus souvent ;
- 3° que ces fins sont, malgré l'unité d'action temporaire, aux antipodes des siennes.

Il est donc, dans une certaine mesure, entraîné, malgré lui, par une force dont il ne discerne pas bien la direction et qui échappe à son contrôle — jusqu'au jour où il se refuse à la suivre plus loin et tente de la briser.

Il n'en est pas de même pour l'avant-garde prolétarienne.